

L'enfant du zoo

De Didier Daeninckx



Chapitre ici

Laval, 23 juin 1931

Ce matin, je me suis levée très **tôt** avec un appétit d'ogre. La veille, j'ai eu dix ans, et maman a mis ce qui restait de gâteau sous une cloche de verre, dans l'armoire du cellier. Tout le monde dormait encore. Je suis descendue pieds nus, ma nouvelle poupée dans les bras. J'ai traversé la cuisine, le cellier, ouvert la porte de l'armoire, soulevé la cloche... J'ai pris la plus grosse part, celle où mon nom était écrit en lettres au chocolat minuscule : **EVE**.

Papa m'a expliqué qu'il avait choisi ce prénom, Eve, parce qu'il se lit dans les deux sens. Si j'ai une sœur, je voudrais qu'on la baptise **Anna**, car c'est encore la même chose à droite comme à gauche. Si j'ai un frère, ce sera Robert. Je sais, Robert, ça fait *Trébor* si on part de la droite, mais on peut lui dire **Bob**, et là, ça marche encore.

J'ai joué avec ma poupée. Je lui ai cherché un nom à double sens. Je n'en ai pas trouvé, alors je l'appelle **Elle**.

Quand je suis revenue dans la cuisine, maman préparait le café. Elle (je parle de maman, pas de ma poupée) m'a regardée en riant :

-C'était bon ?

J'ai haussé les épaules en jouant l'innocente.

-Pourquoi tu me demandes ça ?

-A cause de tes moustaches, maline !

Va te débarbouiller, on est pressés. J'ai mis de l'eau chaude dans le baquet. Tu te laves bien partout. Dans cinq minutes, je viendrai te frotter les cheveux et te mettre de l'eau de Cologne entre les doigts de pieds.

L'eau était toute propre et j'ai fait le sous-marin. J'aime bien **rêver** que je traverse les océans, que je découvre des pays merveilleux, des jungles peuplées d'oiseaux si extraordinaires que leurs noms ne sont pas dans les dictionnaires. On m'a fait des tresses avec deux petits papillons pour les tenir, on m'a mis une robe du dimanche, des socquettes blanches et des chaussures vernies.

Un gros taxi tout brillant attendait devant la porte de la maison pour nous emmener à la gare. Une fois les bagages rangés dans le coffre, nous nous sommes installés sur la banquette arrière qui sentait bon le cuir neuf. Papa à droite, maman à gauche et moi, Eve, au milieu avec Elle sur mes genoux.

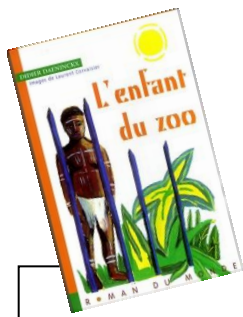
Je n'étais jamais montée dans un train et celui-là, en plus, allait à Paris ! Il était déjà là, sur le quai, quand nous sommes arrivés avec le chauffeur qui traînait nos valises. La locomotive soufflait, comme un dragon d'acier endormi et entouré de nuages de vapeur. Pendant tout le voyage, je suis restée assise, le nez collé à la vitre. La France de mon livre de géographie défilait, en vrai, devant mes yeux écarquillés. Je saluais les paysans, je parlais aux troupeaux :

-Eh, ça va la vache ?

Quand nous sommes entrés dans Paris, toutes les premières fois se sont succédées : première fois que je prenais le métro, première fois que j'allais dans un grand hôtel, première fois que je mangeais au restaurant, première fois que, d'une fenêtre, je voyais la Tour Eiffel... Dommage, il pleuvait. C'est le frère de maman, l'oncle Léon, qui nous invite pour mes dix ans. Il a travaillé en Afrique où il a gagné beaucoup d'argent. Il est revenu en France pour organiser l'Exposition coloniale. Grâce à lui, je vais enfin découvrir Paris, et le monde, en vingt-quatre heures !

L'enfant du zoo

De Didier Daeninckx



Paris, 24 juin 1931

Il fait beau ce matin, **c'est sec**. Ce n'est pas pareil qu'à la campagne, **ici**. On n'entend pas le chant des oiseaux, le bruit du vent dans les arbres, ni le cri du coq... J'ai regardé le mot *coq* sous toutes les coutures... Quand on le met dans l'autre sens, ça fait *qoc*, et ça se prononce de manière similaire. Il faudra que je demande à papa si c'est de la même famille que *Eve*, *Anna*, *Bob* ou *Elle*.

Après le petit-déjeuner, on a pris un bus à plate-forme qui nous a emmenés jusqu'à la porte Dorée, à l'autre bout de Paris. C'est là qu'avait lieu l'Exposition coloniale. J'ai aussitôt reconnu la grande statue de femme couverte d'or que l'on voit sur les publicités, dans les journaux que le facteur nous apporte. Ce qui est écrit près de la photo me faisait aussitôt partir au pays des rêves : « Venez faire le tour du monde en un seul jour ! ». Maman s'est penchée vers moi.

-Alors, tu es contente, ma petite exploratrice ?

Je me suis hissée sur la pointe des pieds pour l'embrasser.

-Je suis la plus heureuse de toute la Terre et des étoiles... Je veux voir le zoo, le temple d'Angkor, les pays du bout du monde qui appartiennent à la France ! Et puis tout le reste, l'île des *Mille et Une Nuits*...

Mon père m'a prise dans ses bras. Ses joues sentaient la mousse à raser.

-Dans ce cas, le plus simple est de grimper dans le petit train qui tourne tout autour. On aura une vue d'ensemble, après, on choisira...

Au fait, tu sais que **1001** c'est un nombre, bien sûr mais il est comme Eve, il se lit dans les deux sens.

Pendant que j'y réfléchissais, il a acheté les billets. Nous nous sommes installés dans un wagon miniature où tout était peint en noir et blanc, pour imiter une peau de zèbre. Un gros monsieur s'est coincé en essayant de prendre place, et il a fallu que le chauffeur, le crâne couvert d'un casque colonial, descende de sa locomotive pour lui pousser les fesses. Tout le monde riait en se demandant comment le pauvre homme allait s'y prendre pour sortir.

Le voyage a commencé par l'autre bout du monde, l'Océanie, avec ses cases aux toits pointus, les sculptures fétiches de l'île d'Erromango, les pirogues des enfants chasseurs de requins, le grand plongeur en bambou d'où les hommes se jettent dans le vide, retenus à la vie par une simple liane attachée à leurs chevilles...

Juste après, de grands éléphants de pierre semblaient garder l'entrée du pavillon des Indes françaises, un pays où l'on parle le **Malayalam**, une langue si douce qu'elle fait, paraît-il, du bien à l'âme.

Ensuite, nous avons longé la Martinique et la Guadeloupe, ces deux grandes îles caraïbes qui abritent flibustiers et tous ces corsaires borgnes, unijambistes, manchots qui se promènent avec un perroquet ou un **ara** bègue sur l'épaule. A l'école, il y avait des cartes de géographie accrochées aux murs de la classe. Tout ce qui avait été conquis par la France était colorié en rose. La maîtresse était fière de nous montrer que notre pays était presque le plus grand du monde. Et nous aussi.

Le train a ralenti en passant devant le temple d'Angkor pour que tous les voyageurs puissent admirer les dômes de pierre du Cambodge, travaillés aussi finement que de la dentelle.

Plus loin, d'autres merveilles étaient reconstituées. Jusqu'ici, je n'avais lu que leur nom sur les cartes : Chandernagor, Coromandel, Yanaon, Kirikal, Pondichéry... Maman aussi était aux anges ! Elle me dit :

-Tu n'oublieras pas de remercier l'oncle Léon...

Je le lui promets pour la dixième fois.

Nous entrons dans le souk de Marrakech, ses ruelles étroites aux murs tendus de tapis, ses charmeurs de serpents, ses ouvriers teinturiers baignant jusqu'aux épaules dans des trous remplis de liquide rouge, vert, bleu ... La musique orientale est déjà remplacée par les bruits étranges de la forêt équatoriale, un empire d'arbres gigantesques habité par des insectes aussi gros que des chiens, par des oiseaux munis de **serres** aussi pointues que des lances.

A midi, nous décidons de chercher un endroit pour manger. Maman a envie de goûter aux poissons grillés proposés par des Esquimaux sur leur bout de banquise, tandis que papa se serait bien laissé par la cuisse de mouton qui rôtit devant la hutte d'une tribu sénégalaise. A côté de moi, un petit monsieur en costume noir, avec un chapeau marron sur la tête, se tourne vers sa femme :

-Toi mousmée, y'en a vouloir manger couscous ?

Elle éclate d'un grand rire qui fait s'envoler les pigeons.

-Oh ! Alfred, comme tu les imites bien ! Tu me feras toujours rire !

J'entraîne mes parents vers la passerelle qui traverse Daumesnil, sillonné par les barques et les voiliers.

Nous entrons dans le palais de la princesse Schéhérazade, où des danseuses du ventre nous offrent des brochettes, des loukoums et du sirop d'orgeat. Une fois le dessert avalé, j'ai retraversé le petit pont en courant. Papa m'a rattrapée en deux enjambées. Il a fait semblant de me gronder.

-Fais attention, tu pourrais tomber à l'eau... Où tu allais comme ça ?

J'ai pointé le doigt vers les rochers qui dépassaient derrière deux grands arbres en forme de parasol, des cèdres du Liban.

Au zoo, c'est l'heure où les gardiens donnent à manger aux lions, aux girafes, aux ours blancs et aux éléphants. On dit même qu'il va y avoir un rhinocéros...

Il m'a reprise dans ses bras. Il sentait bon le bonbon d'Orient.

-Un rhino, c'est rosse si on l'embête, mais si on le laisse tranquille, le rhino, c'est gentil...

Nous ne sommes pas les seuls à vouloir approcher les animaux sauvages. Il faut faire la queue pendant près d'une heure, mais on entend déjà les cris des singes, les barrissements des éléphants, les rugissements des lions, tous les gloussements, les roucoulements, les gazouillements des oiseaux, et ça passe vite. Je range précieusement mon ticket dans un petit portefeuille, en souvenir, avec mon billet de train, la carte de visite de l'hôtel, le menu du restaurant, le coupon d'entrée à l'Exposition, le ticket de métro percé et celui de l'autobus à plate-forme.

Chaque tribu animale est installée sur une île plus ou moins grande parsemée de rochers, séparée des visiteurs par un grand fossé. Les zèbres du Zaïre partagent leur enclos avec des zébus de Zanzibar et des Zorilles noirs et blancs de Zambie. Leurs plus proches voisins, ce sont les éléphants gris. Ils barbotent dans l'eau qu'ils aspirent avec leur trompe avant de s'asperger. A la maison, j'ai un pistolet à eau, eux c'est un vrai canon !

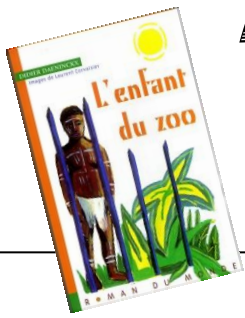
Un garçon, plus petit que moi tire sur la manche de son père en couinant.

-Papa, où ils sont les « en trop » ? Tu m'avais dit qu'on allait voir les « en trop » et on les voit jamais...

Dis papa, c'est quand qu'on va les voir les « en trop » ?

Je me rapproche de ma mère pour lui demander à mon tour ce que c'est les « en trop », et je ne comprends pas pourquoi elle fait semblant de ne pas m'avoir entendue.

Un peu plus loin, nous nous arrêtons devant la montagne aux singes. Il y en a des centaines. Les plus petits courent dans tous les sens, bondissent sur les branches, se retiennent d'une main, se balancent, pendant que les plus vieux les regardent en cherchant des poux dans la fourrure de leur compagnon. Un aigle vole au dessus d'eux avant de venir se poser sur un **roc cornu**.



L'enfant du zoo

De Didier Daeninckx



-Nous avançons encore. Une odeur forte, chargée d'ammoniaque, nous frappe au visage quand nous approchons de la réserve des fauves. Je sors mon mouchoir de ma poche pour me protéger le nez. Quatre vigoureux lions de l'Atlas se disputent de gros quartiers de viande crue qu'un gardien leur présente à l'aide d'une longue pique. Leurs crocs brillent au soleil avant de disparaître dans la chair gorgée de sang. D'un seul coup, je me sens mal. Maman s'agenouille devant moi.

-Qu'est-ce qui se passe ? Tu es toute blanche... C'est toi qui as voulu venir pour les voir se mettre à table...

Je lui réponds par un tout petit mensonge.

-Oui, mais je ne savais pas que ça sentait aussi mauvais !

Je venais tout juste de finir ma phrase qu'un coup de sifflet retenti. Trois gardiens se sont mis à courir pour mettre la main sur un visiteur qui venait de donner du tabac à manger aux girafes. Il criait qu'elles aimaient ça, que c'était pour leur dessert.

Papa m'a acheté un cornet de cacahouètes dans un kiosque tenu par un Algérien habillé en djellaba, le crâne recouvert d'un turban. Je faisais craquer l'enveloppe en fermant le poing pour extraire les graines, quand je me suis retrouvée devant une grille sur laquelle on avait accroché un panneau. Je n'arrivais pas à le déchiffrer, j'ai juste réussi à lire les deux premières syllabes : « Anthro... ». Je me suis tournée vers ma mère.

-C'est là les « en trop »... On les a trouvés !

Maman, un peu gênée, m'a lu la pancarte en entier, mais je n'ai pas compris ce que ça voulait dire : « Anthropophages de Nouvelle-Calédonie ». J'ai posé des questions : « C'est quoi des anthropophages, c'est où la Nouvelle-Calédonie ? ». Papa a pris son air savant, celui qu'il dessine sur son visage quand il me fait réciter mes leçons.

-La Nouvelle-Calédonie, c'est une île qui est sous nos pieds, de l'autre côté de la Terre, au milieu de l'océan Pacifique, pas très loin de l'Australie, le pays des kangourous boxeurs. Elle appartient à la France depuis presque un siècle. On y emmenait les gens qui faisaient des bêtises, pour les punir.

J'ai insisté.

-Et c'est quoi les « anthropophages » ? Il s'est penché pour me souffler à l'oreille :

-Anthropophage, ça veut dire « mangeur d'homme », c'est le nom scientifique pour désigner les cannibales, ceux qui mangent leurs semblables...

J'ai fait la grimace.

-C'est dégoûtant ! Pourquoi ils ne font pas cuire du bifteck et des frites comme tout le monde ?

Un gros monsieur qui suait sous son chapeau melon s'est mis à rire.

-Personne n'en sait rien, ma petite demoiselle. Il faudrait leur demander. Le problème, c'est qu'ils ne savent pas parler ces sauvages ! Ils grognent comme des porcs, et encore ! Il s'est mis à renifler avec son nez, pour imiter le cri du cochon, ses lèvres se sont soulevées sur deux rangées de dents verdâtres. Je lui ai tourné le dos et je me suis approchée des barreaux pour regarder le village des anthropophages. Pendant ce temps, papa et maman étaient partis s'asseoir à l'écart, sous une tonnelle.

Dix à douze hommes à moitié nus étaient assis devant une grande case dont le toit, en forme de cône, était aussi haut qu'un immeuble de trois étages.

Ils avaient le visage couvert de traits de peinture. Plusieurs guerriers tenaient des haches ou des casse-têtes avec lesquels ils découpaient un cochon qui grillait au-dessus d'un feu de bois. D'autres groupes formés d'hommes et de femmes ramassaient des branches, préparaient des légumes. La place du village était entourée de grandes sculptures multicolores taillées dans des troncs de cocotiers. Un chef tapait sur l'une d'elles. Il en sortait un son très grave qui vibrait dans toute la clairière et résonnait dans mon corps. J'étais tellement impressionnée que j'en oubliais de manger mes cacahouètes.

Soudain, mon regard a rencontré le sien. Un garçon de mon âge, peut-être un peu plus vieux mais pas de beaucoup. Des yeux aussi noirs que sa peau. Je ne l'avais pas entendu venir. Il se tenait debout de l'autre côté de la grille, vêtu d'un simple pagne noué sur sa hanche. Je me suis reculée en tremblant.

-Pourquoi tu t'en vas ? Je ne te ferai pas de mal...

Je suis restée un moment figée avant de réaliser qu'il parlait la même langue que moi. Il avait une voix très douce.

-Approche-toi... Il ne faut pas avoir peur...

J'ai fait un pas dans sa direction.

-Comment ça se fait que tu connaisses le français ? Les cannibales ça ne va pas à l'école !

Une grosse larme a grossi au bord de ses paupières, puis elle a fait une petite trace blanche sur ses joues.

-Je ne suis pas un cannibale, c'est ce que les gens disent, mais j'en suis pas un ! Je le jure... J'ai jamais mangé personne. Il n'y a pas d'écoles dans mon pays, seulement des églises et des temples. C'est le curé de Canala qui m'a appris à parler et à chanter en français.

Je me suis approchée de la grille.

-Tu manges quoi alors, pour de vrai ?

Il a froncé les sourcils pour montrer qu'il réfléchissait et il a compté sur ses doigts.

-Eh bien, d'abord des ignames, après des taros, des noix de coco, des bananes, les crevettes de la rivière, du cochon sauvage. Des roussettes aussi, quand c'est la fête... Tu as déjà mangé de la roussette ?

-Peut-être, sauf que ça ne s'appelle sûrement pas comme ça ici... C'est quoi la roussette ?

Il a écarté les bras pour imiter le vol d'un oiseau.

-Une grosse chauve-souris qu'on tue au lance-pierres ou à l'arc.

J'ai fait la grimace

-Pouah ! On met de la chauve-souris dans ton assiette ?

Il s'est mis à rire, et ça a fait craquer la trace de sel laissée par sa larme.

-On n'a pas besoin d'assiette : ma mère les fait cuire au milieu des pierres chaudes, enveloppées dans des feuilles de bananier, avec du lait de coco. C'est très bon. Il n'y en a pas ici, c'est dommage...

-Non, c'est tant mieux !

Le gros homme de tout à l'heure me souffle en passant derrière moi :

-Alors, qu'est-ce que tu attends pour lui lancer des cacahouètes ?

Je fais semblant de ne pas l'entendre. Mes mains serrent les barreaux.

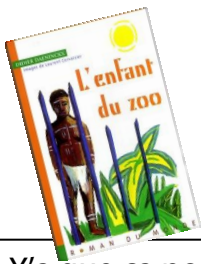
-Et ton nom à toi, c'est comment ?

Ses dents ont brillé au soleil.

-**ïataï.**

J'ai essayé de le répéter, la bouche ouverte en grand.

-Yataille ? C'est pas facile à prononcer... Ca s'écrit comment ?



L'enfant du zoo

De Didier Daeninckx



-Y'a que ça pour le moment que le curé m'ait appris à écrire. Après, je voudrais bien savoir d'autres mots... Il a pris un morceau de bois pour tracer les lettres dans la poussière. Un « i » avec un tréma, un « a », un « t » au milieu, puis encore un « a » et un autre « i » avec un tréma pour finir.

J'ai tout de suite vu que « İataï » se lisait dans les deux sens. Je me suis baissée pour prendre un petit morceau de bois et j'ai gravé mon nom dans la terre face au sien.

-Moi, c'est Ève, et tu vois, on peut aussi le lire par la droite ou par la gauche... Tu t'en étais déjà aperçu, pour toi ?

Il a remué la tête en faisant la moue.

-**Non**, mais c'est drôle...

-Eh bien maintenant, c'est notre secret.

Mon père m'a appelé. Il fallait se dépêcher si on voulait voir le repas des crocodiles, des caïmans, des alligators. J'ai tendu la main à İataï, à travers les barreaux. Je lui ai dit tout bas :

-Ce n'est pas normal qu'on laisse un enfant là, dans un zoo, toute la journée et toute la nuit. Je te promets de revenir demain pour te faire sortir de derrière les barreaux !

J'ai bien vu qu'il ne me croyait pas, alors je me suis approchée un peu plus pour lui faire une bise sur le nez. Au dernier moment, j'ai reculé, je ne sais pas pourquoi, et la bise inutile est restée à l'intérieur de mes lèvres.

Paris, 25 juin 1931

Je venais tout juste de boire mon bol de chocolat Banania quand l'oncle Léon a cogné à la porte de notre chambre d'hôtel

Au fait, Léon, ça fait Noël à l'envers. Ce n'est pas pareil que si c'était le même mot, mais c'est mieux que rien ! Il a offert un gros bouquet de fleurs jaunes et mauves à maman, qui n'en revenait pas.

-Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau...

Le frère de maman a joué les modestes.

-Elles sont arrivées d'Afrique pas plus tard qu'hier. Ce sont des plantes carnivores. Mais vous ne craignez rien : elles se nourrissent seulement d'insectes attirés par leur odeur, qui se posent sur leurs pétales...

J'ai trouvé ça bizarre comme idée de cadeau. Il s'est tourné vers moi.

-Alors Ève, tu es contente de ta visite à l'Exposition ? Tout ça, c'est la France. On a du mal à s'en rendre compte quand on est à Laval ! Tu veux y retourner ?

J'ai haussé les épaules.

-Non, je l'ai pas aimé ton Exposition.

Mon père m'a fait les gros yeux et des vagues se sont inscrites sur son front.

-Pardon ? Qu'est-ce que j'ai entendu ? C'est comme ça qu'on parle à son oncle ? Tu ne te rends pas compte de la chance que tu as ?

J'ai regardé par terre.

-Je veux bien y retourner, mais alors il faut que tu me donnes la clef...

Papa m'a discrètement montré sa main, pour me promettre une fessée si je ne me taisais pas. Il m'en a déjà données et elles ne font pas mal. L'oncle souriait.

-Quelle clef ? De quoi tu parles ?

J'ai décidé de continuer malgré la menace.

-La clef de la cage des faux cannibales ! J'ai un copain qui est enfermé dedans. Il s'appelle İataï. Il ne met personne dans son assiette. D'abord, il n'en a pas et il ne mange que des roussettes. Pourquoi tu racontes des mensonges à tout le monde en écrivant sur la pancarte que c'est un « enfant en trop pas trop sage » ou je ne sais plus quoi,

Ma mère m'a attrapée par les bras.

Elle s'est mise à me secouer.

-D'abord, c'est « anthropophage ». On t'a expliqué ce que ça voulait dire. Tu racontes n'importe quoi. Ensuite, tu ne t'adresses pas sur ce ton à ton oncle Léon ! Tu crois que c'est une façon de lui dire merci, après tout ce qu'il a fait pour nous. C'est grâce à lui que nous sommes ici, à Paris, au centre du monde.

Je n'ai pas pu retenir mes sanglots.

-Ce n'est pas une raison pour prendre un enfant pour un animal ! Je veux que İataï vienne avec nous.

Elle a tendu le doigt vers la chambre.

-Je veux ! Je veux ! Même le Roi disait : « Je voudrais » ! Moi, je ne veux plus te voir. Tu reviendras quand tu seras calmée et que tu auras appris la politesse !

J'ai traversé la pièce, fermé la porte derrière moi. Je me suis jetée sur le lit, mais presque aussitôt je me suis relevée en essuyant mes larmes, pour venir coller mon oreille contre le bois. Ils parlaient tout bas. Je retenais ma respiration pour mieux les entendre. C'est papa qui a commencé.

-Il faut le reconnaître, Léon, d'une certaine façon, elle a raison, la petite...

Toute la troupe que tu as rassemblée dans le zoo, autour du cochon grillé, ils ne sont pas plus cannibales que toi ou moi... Où est-ce que tu as **été** les chercher ?

Mon oncle a d'abord toussé pour s'éclaircir la voix.

-Ce n'est pas moi qui m'en suis occupé, mais une association d'anciens militaires coloniaux. Ce sont des Canaques. Ils les ont embauchés à Canala, un village de Nouvelle-Calédonie, à l'autre bout du monde. Le spectacle, c'est avant tout du commerce, il faut attirer le client. Les visiteurs, ça leur plaît d'avoir un peu peur et de pouvoir raconter à leurs amis qu'ils se sont retrouvés face à des mangeurs d'hommes. Tout le monde fait semblant d'y croire...

Maman a coupé la parole à son frère.

-Moi j'étais persuadé que c'était vrai ! Si tu me l'avais dit plus tôt, je n'aurais pas disputé ma fille. C'est elle qui a raison ! Tu n'as pas honte de gagner ta vie avec des inventions pareilles ? Si notre père était encore de ce monde, il te botterait le derrière ! Tu te rends compte, Léon ? Mettre des gens dans des cages !

Tonton a tenté de se défendre, mais elle ne s'est pas laissée impressionner.

-Je suis ta sœur aînée, tu dois m'écouter.

Le problème, c'est qu'une fois qu'elle a dit ça, elle s'est mise à chuchoter. Je n'ai plus rien entendu.

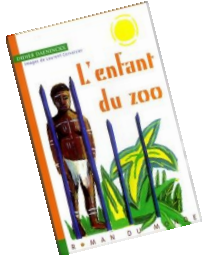
Après le départ de mon oncle Léon, j'ai continué à faire la tête. Puisqu'il pleuvait, au lieu de retourner à l'Exposition coloniale, comme c'était prévu, papa nous a emmenées au cinéma voir un nouveau film de Laurel et Hardy : « Les rois du gag ». Ensuite, on a fait une promenade en bateau-mouche. A la nuit tombée, on a mangé une glace sous la tour Eiffel. Cette fois-ci, je l'ai pas aimée, celle que mon père appelait « la dentelle de fer ». Elle m'a fait penser à une immense cage et j'avais l'impression que tous ces gens qui grimpaient dedans étaient comme des prisonniers.

Paris, 26 juin 1931

Quand je me suis levée ce matin, j'ai tout de suite senti qu'il se passait des choses pas ordinaires. D'abord, maman m'a apporté mon petit-déjeuner au lit, chose qu'elle ne fait que lorsque je suis malade. Ensuite, elle m'a demandé, très gentiment, de m'habiller alors que je n'étais même pas passée par la salle de bain ! Derrière la porte, on déplaçait les tapis, on poussait les meubles, on déplaçait un lit... L'oncle Léon a fini par se montrer. Il s'est accroupi devant moi.

-Bonjour Ève. Je crois que tu as de la visite...

Mon cœur a compris bien avant mon cerveau. Il s'est mis à battre très fort dans ma poitrine. Plus fort encore que les tam-tam. Je me suis avancée vers le salon. İataï se tenait debout au milieu de la pièce, pieds nus, les épaules recouvertes d'une veste trop grande pour lui.



lecture cm

L'enfant du zoo

De Didier Daeninckx



Il semblait perdu et regardait tout ce qui l'entourait avec de grands yeux craintifs. Son visage s'est éclairé d'un grand sourire dès qu'il m'a vue. Je ne savais pas quoi lui dire.

- Bonjour... Comment ta as fait pour arriver jusqu'ici?

Il a désigné mon père et mon oncle.

-Ils sont venus me chercher dans une grande voiture...

L'oncle Léon s'est placé à côté de ĩataĩ.

-Je ne savais pas qu'il y avait un enfant dans le village des Canaques. C'est toi, Ève, qui me l'as appris hier. Je suis aussitôt allé voir le chef de la tribu. Il est d'accord pour que ton ami reste avec toi et avec tes parents tout le temps que doit durer l'Exposition coloniale.

-Comment on va faire, on doit repartir demain à Laval?

Maman s'est assise sur le petit lit qu'on venait d'installer pour mon nouvel ami.

-Justement. C'est bientôt les vacances scolaires. Vous serez ensemble pendant tout l'été... Après, on le raccompagnera au bateau pour qu'il retourne dans son pays, en Nouvelle-Calédonie, retrouver sa famille.

Nous avons passé toute notre dernière journée parisienne à courir les magasins pour habiller ĩataĩ. Maman voulait aller à la Samaritaine et papa la Belle Jardinière. Résultat: on a fait les deux, à la recherche d'un short, d'une chemise et d'une paire de chaussures. Le soir, ĩataĩ a refusé de se coucher dans le lit qu'on lui avait préparé. J'ai fini par ouvrir les draps et me mettre à sa place, pour lui montrer comment on faisait. Ce matin, en entrant dans le salon pour prendre son petit déjeuner, papa l'a retrouvé qui dormait à poings fermés, allongé sur le tapis.

Laval, 27 juin 1931

Comme c'était le milieu de la semaine, il n'y avait presque personne dans le train. Nous nous sommes installés tous les deux dans un compartiment décoré par des photos de la Cathédrale du Mans.

ĩataĩ ne voulait pas me croire quand je lui expliquais que c'était une église : chez lui, elles sont toutes petites. La locomotive filait entre deux immenses champs de blé qui s'étendaient à perte de vue, et que le vent faisait onduler.

-On dirait la mer, sauf qu'ici elle est jaune... Elle me manque autant que mes parents. Il y a la mer où on va? J'ai menti pour essayer de ne pas le décevoir.

-Ce n'est pas vraiment la mer, mais presque. Pas loin de la maison, il y a une rivière, l'Erve, on peut s'y promener en barque. Si on va jusqu'au bout, on arrive à l'océan. Je te montrerai... Après il suffit de traverser tout droit pour arriver chez toi, à Canala. Tu sais combien ça fait de kilomètres?

-Non... Je me rappelle seulement que c'était très long. On nous a fait monter sur un grand bateau avec trois cheminées, plus grosses que celles de la locomotive. La traversée a duré quatre mois. Il s'arrêtait de temps en temps dans un port pour prendre du charbon, pour les chaudières, de l'eau, des légumes. Les matelots avaient le droit de descendre, mais nous, on devait rester dans la cale, sans trop se montrer.

J'ai compté sur mes doigts.

-Quatre mois! Déjà que j'ai le mal de mer au bout de cinq minutes... Tu devais t'ennuyer, non?

-moins que dans le zoo. J'avais accroché un moment de fer en forme d'hameçon d'une ficelle; j'attrapais des poissons. Presque chaque jour, on voyait des dauphins près de l'hélice. On a aussi rencontré des baleines, des requins, des orques, des poissons volants. Et puis surtout, l'après-midi, sur le pont, on nous apprenait à parler la langue des sauvages et à jouer à la danse de la mort...

A ce moment précis, le train est passé sous un tunnel et ĩataĩ s'est serré contre moi en tremblant. Quand le jour est revenu, d'un coup, j'ai fait comme s'il ne s'était rien passé.

-C'est quoi la langue des sauvages ?

Il s'est mis debout sur la banquette.

-On avait un professeur. Il nous a expliqué qu'à Paris, on n'aurait pas le droit de parler le français, que les gens devaient tous croire qu'on était des cannibales.

Il fallait prendre une voix très grave, aller la chercher au fond de la gorge. Il nous a appris des mots qui ne voulaient rien dire et des gestes qui allaient avec. Tu veux que je t'en récite ? J'ai applaudi des deux mains.

-Oui, oui, vas-y...

Il a gonflé ses poumons, ses joues, placé ses bras en forme de parenthèse de chaque côté de son corps. Il a commencé par renifler, par ronfler, puis il s'est mis à tourner sur lui-même comme une toupie.

-Balaoum boum boum ... Miam... Awoualaou... **Balaomoalab** Grouctiwou ! Miam ! Brintika... Tannamango ! Miam... En même temps, il fallait taper des pieds, ouvrir les yeux le plus grand possible, balancer les épaules, tout en tournant autour du feu... En tout cas, je m'amusais bien, c'était plus facile à apprendre que le français. Grouctiwou Awoualaou miam !

Le contrôleur a tiré la porte du compartiment au moment où ĩataĩ rugissait en me montrant les dents. Il a eu un mouvement de recul et, tous les deux, on a éclaté de rire.

Dès qu'on est arrivés à la maison, papa l'a installé dans la chambre du grenier, celle qu'occupent mes grands-parents quand ils viennent nous rendre visite. Je ne l'aime pas trop, à cause de la collection de papillons épinglés qui décorent les murs, derrière des vitres. Des petites étiquettes précisent leurs noms : Ecaïlle chinée, Nacré de Vénus, Silène, Machaon, Grande tortue, Grand Sylvain, Grand paon de nuit, mais celui qui me dégoûte le plus, c'est le gros Sphinx à tête de mort.

En plus, si on s'approche, ils sentent mauvais.

Le soir, nous nous sommes assis devant la cheminée pour surveiller la cuisson des côtelettes et des pommes de terre, sous les braises. Quand la peau devient craquante, on les ouvre en deux, on met un peu de sel, de la crème fraîche et on les mange à la cuillère. Elles ont alors un goût de noisette.

Laval, 28 juin 1931

Je croyais être la première debout, mais quand j'ai poussé les volets, j'ai vu ĩataĩ à quatre pattes sur l'herbe du pré. Je l'ai rejoint, pieds nus dans l'herbe humide.

-Qu'est-ce que tu fais ? T'as trouvé quelque chose ?

-Ne lui fais pas peur, je le soigne...

J'ai alors vu qu'il tenait un oisillon dans une main et qu'il faisait tomber dans son bec ouvert, à la manière d'une minuscule paire de ciseaux, les gouttes que la rosée avait déposées sur les pétales d'une fleur.

-Il est tombé du nid... Il sait voler, il faut juste qu'il reprenne un peu de force pour retrouver son chemin.

Il l'a déposé au pied d'une pivoine, bien caché par le feuillage, à l'abri des chats affamés. On revenait vers la maison quand des cavaliers sont passés sur le chemin, derrière les haies. ĩataĩ a couru vers eux, pour regarder les chevaux.

-Il y en a aussi en Nouvelle-Calédonie ? Il a levé les yeux au ciel.

-Bien sûr, qu'est-ce que tu crois ?

Sauf qu'on monte dessus sans mettre de chaise, comme ici.

Je l'ai bousculé d'un coup d'épaule.

-Ce ne sont pas des chaises, tu n'y connais rien. On appelle ça des **selles** !

Tu sais jouer au ping-pong ? Il n'en avait jamais entendu parler.

Je l'ai entraîné vers la grange où trônait la table verte partagée en deux par son filet blanc. Je lui a montré comment on tenait la raquette, expliqué les règles pour compter les points et on a échangé quelques balles d'entraînement.

Il était impatient de débiter le match.

-Qui est-ce qui commence ?

-Toi. Mon père me dit toujours : « **Engage le jeu que je le gagne** » !

Ca devait être de la chance, car il a marqué les trois premiers points. Après, je l'ai remonté pour prendre dix points d'avance. Il était tellement énervé qu'il a tapé de toutes ses forces dans la balle qui est remontée au plafond et s'est mise à rebondir sur les poutres. Je me suis un peu fâchée.

-C'est malin, tu as perdu la balle. C'était la dernière !

Īataï a jeté la raquette sur la table avant de tourner les talons.

-J'arrête, ça ne me plaît pas, ton jeu. Ta balle, **tu l'as ici, salut** !

Une heure plus tard, la dispute avait disparu, comme la rosée au soleil. Après avoir avalé un bol de Phoscao, mangé une banane, il a voulu aller au bord de l'Erve, voir l'eau de cette rivière qui file vers l'océan. On a traversé les champs de luzerne. Elle coule derrière un rideau de peupliers, et les troupeaux viennent s'abreuver près du gué. Il a été déçu.

-Elle ne bouge pas beaucoup ta rivière ! Elle est endormie... Chez moi, elle fait des gros bouillons, elle tombe des montagnes, elle emmène les arbres, les rochers...

Je suis montée sur le ponton pour détacher l'amarre d'une barque plate que l'on fait avancer à l'aide d'une longue perche qu'il faut planter dans le fond de la rivière. Īataï s'est allongé à l'avant, la tête dans l'eau. On est passés sous le vieux pont, devant le moulin et la laiterie. Il tenait une baguette pointue ramassée avant de monter à bord. De temps en temps, il frappait la surface de l'eau, son bras s'enfonçait jusqu'à l'épaule...

A la troisième tentative, il a sorti un poisson frétilant, transpercé par le bout de bois. Puis il y en a eu un deuxième, un troisième, un quatrième. Ca me faisait mal de les voir frétiler à mes pieds pendant cinq minutes avant de s'immobiliser. Il était tellement content de pêcher qu'il ne m'a pas demandé d'aller jusqu'à la mer.

De retour à la maison, maman a vidé les poissons, les a préparés, les a roulés dans la farine, les a jetés dans l'huile bouillante. J'ai essayé d'en manger, mais c'était comme si je les entendais crier dans ma bouche.

Plus tard, je lui ai fait visiter des carrières, des cavernes, où vivaient des hommes préhistoriques. Au passage, j'ai demandé à notre voisin si je pouvais emmener leur chien, mon copain Esope, qui est né la même année que moi. La pauvre bête était allongée sous la table. Il n'a presque pas bougé en me voyant, alors que d'habitude il me fait la fête.

-Je ne sais pas ce qu'il a attrapé, Eve... Il n'est pas dans son assiette. Il faut qu'il se remette. Ce sera pour une autre fois. Aujourd'hui **Esope reste ici et se repose.**

Dans une des carrières, où on découpait les pierres pour construire les maisons, il y a un endroit où l'écho renvoie les paroles que l'on crie. J'ai dit à Īataï de s'y mettre et de hurler la phrase que m'avait apprise ma grand-mère, la première fois où elle m'y a amenée : « Oh, cela te perd ! »

On a compté jusqu'à trois et la phrase est revenue.

-Oh, cela te perd, répéta l'écho.

Paris, 3 septembre 1931

L'été a passé trop vite. Je m'étais pourtant promis de noter sur mon carnet tout ce qui m'arrivait, sauf que le soir j'étais trop fatiguée et que le lendemain j'avais autre chose à faire. Je n'ai jamais aimé quelqu'un aussi fort que Īataï, à part mes parents, mais ce n'est pas la même chose. On a fait quelques photos. La principale est dans ma tête, les pique-niques, le 14 juillet, les orages, les sorties à la mer, la fête des moissons, il faudra un jour que je recopie...

On a passé presque tout notre temps près de la rivière, vers Sainte-Suzanne. Au sommet de la colline, sur un gros rocher, il reste des morceaux d'un château fort, avec des murailles crénelées et un donjon. J'en étais la princesse prisonnière, et İataï, le Chevalier de l'Erve, me délivrait des combats héroïques.

Hier, on a pris le train pour aller à Paris, où l'oncle Léon nous attendait. Un groupe de Canaques de Canala est parti vers l'Allemagne, pour être montré dans les zoos de Hambourg, de Munich, de Cologne, de Berlin. On dit même que la France les aurait échangés contre des crocodiles...

D'autres vont repartir pour leur île de Nouvelle-Calédonie ; un bateau les attend près d'un quai, à Marseille. İataï doit se joindre à eux.

Un taxi nous a emmenés à une autre gare d'où les trains filent vers le Sud.

Tout le monde pleurait. J'ai serré İataï contre moi. Tellement fort que j'entendais battre son cœur.

-Moi, je suis venu jusqu'au château de Sainte-Suzanne après avoir traversé la moitié du monde. Il faut que tu me promettes de venir un jour, à ton tour, dans mon village, à Canala.

Je l'ai regardé droit dans les yeux pour qu'il croie à mon serment.

-Je te le jure. Croix de bois, croix de fer, et si je mens, je vais en enfer.

CHAPITRE ICI (AUSSI)

Soixante-treize ans plus tard, à Laval, le 20 mars 2004

Je rangeais de vieux papiers dans la chambre du grenier quand je suis tombée sur ce petit cahier oublié, plein de dessins, de tickets et de fleurs séchées, que j'avais écrit l'été de mes dix ans. Ce n'est pas sans émotion que je me suis revue petite fille, entourée de mes parents. Ma petite-fille Aurélie, que je traite comme une gamine bien qu'elle ait fêté ses vingt-cinq ans, est entrée alors que j'essuyais mes larmes.

-Mais qu'est-ce qui t'arrive, Grand-mère ? C'est la première fois que je te vois pleurer ! C'est à cause de ce que tu lis ?

Je me suis mouchée.

-Je sais que c'est ridicule, mais je n'ai pas pu m'en empêcher...

Elle s'est assise près de moi, m'a prise dans ses bras.

-Pourquoi ce serait ridicule de pleurer et pas ridicule de rire ? Je peux lire ou c'est un secret ?

Je lui ai tendu le cahier.

-C'est des histoires de gosses que j'ai retrouvées tout à l'heure, en faisant du ménage... Je ne m'en rappelais pour ainsi dire plus alors qu'à l'époque, ça m'avait drôlement marquée...

Amélie tourne lentement les pages.

-C'est vraiment très beau...

-Il s'est passé tellement de choses depuis mon mariage. Après, ça a été la guerre en Europe, la bombe atomique, d'autres guerres en Indochine et en Afrique pour en finir avec les colonies, les hommes sur la Lune, les bébés-éprouvette... Et la mort de ton grand-père, l'été dernier... Il y avait tellement de choses à faire qu'on n'avait pas le temps de se retourner sur le passé... Et de tenir sa parole.

Aurélie a tout lu en silence, pendant une heure. Je l'ai vue s'essuyer les yeux plusieurs fois, elle aussi. Elle ne m'a rien dit, mais tout le reste de la journée, elle est restée dans le pré, devant la maison, avec son téléphone portable collé à l'oreille. C'est une vraie maladie, ces appareils-là : on se moque des vieux qui portent des petits micros pour entendre, et on trouve tout à fait normal que les jeunes se baladent en permanence avec leur prothèse à la mode !

Le soir, j'ai coupé deux belles tanches de jambon cru que j'ai fait revenir dans la poêle. Je les ai servies avec une belle salade croquante du jardin arrosée d'huile de raisin et de vinaigre que je fais moi-même.

En dessert, on a cassé des noix dans de la confiture de cerises noires, celles que l'on ramasse dans le verger, au bord de l'Erve, après la voie ferrée. J'ai bu deux verres de vin rouge léger et fruité qu'un de mes petits-fils me ramène d'Anjou.

C'est quand je me suis levée pour préparer ma tisane de tilleul qu'Aurélien a posé sa question :

-Tu y es déjà allée en Nouvelle-Calédonie, Grand-mère ?

-Moi, en Nouvelle-Calédonie ? Tu plaisantes ou quoi ? Le plus loin où je me sois aventurée, c'est en Belgique, à Gand, pour le mariage d'une sœur de ton grand-père, Mélanie, qui s'était entichée d'un coureur cycliste flamand. Il était tombé de son vélo juste devant la ferme de ses parents, en 1956, lors de l'étape Lorient-Angers du Tour de France. Pour elle, c'est comme si un ange était descendu du paradis ! Je n'ai jamais passé d'autre frontière. Alors la Nouvelle-Calédonie... Pourquoi tu me demandes une chose pareille ?

Elle m'a montré son téléphone.

-Cet après-midi, j'ai eu mon frère, ma sœur, mes parents, les oncles, les tantes, les cousins et les cousines...

Ils t'embrassent tous bien fort. Je leur ai raconté ton histoire d'Exposition coloniale avec l'enfant du zoo... İataï... Ils sont tous d'accord avec moi...

J'ai versé l'eau frémissante sur les feuilles.

-Ils sont d'accord sur quoi ?

-Sur le fait que tu es une femme de parole. Tu dois tenir ta promesse. On a décidé de se cotiser pour t'offrir le voyage. Croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer...

Paris, Tokyo, Nouméa, 22 juin 2004

Toute la famille s'était donné rendez-vous à l'aéroport Charles-de-Gaulle, le jour de mon anniversaire, pour assister à mon départ vers les antipodes. Dans ma valise, j'emportais le petit cahier écrit en 1931, tous les tickets de métro, les billets d'entrée à l'Exposition, les menus des restaurants que j'avais précieusement glissés entre les pages, l'été de mes dix ans, ainsi que quelques photos prises par mon père devant les murailles de Sainte-Suzanne.

Il y avait tellement de choses nouvelles à voir dans la carlingue de l'airbus, que je ne me suis presque pas aperçue du décollage. Quand j'ai regardé par le hublot, on était déjà dans les nuages.

Plus tard, alors que l'avion survolait la mer Baltique, une hôtesse m'a emmenée dans le cockpit, pour découvrir le poste de pilotage, les écrans **radar**. J'ai eu l'impression qu'on fonçait dans le brouillard ! Je n'ai pas eu le temps de m'ennuyer, on n'arrêtait pas de nous donner à manger.

Sur le siège d'à côté, il y avait une jeune japonaise qui ne parlait pas un mot de français. Une véritable artiste. Elle dessinait sur un carnet tout ce qu'on lui apportait : la coupe de champagne, les crackers, les couverts en plastique, la cuisse de poulet aux champignons, les écouteurs pour les films diffusés sur la télévision incrustée dans le dos des sièges. Elle décollait les étiquettes des petites bouteilles de vin pour les recoller près de ses dessins en couleur.

Je lui ai demandé, à l'aide de gestes, de m'en faire un. En trois coups de crayon, elle a reproduit mon profil avec le ciel couchant, rouge, sur la ligne d'horizon.

On a traversé l'Europe, contourné Moscou, survolé la Sibérie, une partie de la Chine, longé les côtes de Corée avant de plonger vers Tokyo. Mon deuxième tour du monde, en vrai cette fois, et dans l'autre sens. JE me suis reposée dans les salons de la compagnie d'aviation, puis il a fallu embarquer de nouveau pour parcourir les derniers 9 000 kilomètres qui séparent l'archipel du Japon de l'archipel calédonien. Et le ballet des plateaux-repas a repris. JE me suis endormie au milieu de *Terminator 3*, un film pourtant plein de bruit et de fureur, avec Arnold Schwarzenegger dans le rôle principal.

Quand j'ai rouvert les yeux, l'avion survolait un paysage de rêve, un océan couleur turquoise, rayé par le sillage des bateaux et parsemé d'îlots vert sombre entourés d'une frange de sable d'un blanc éclatant.

Les enfants avaient bien fait les choses : un chauffeur m'attendait à l'aéroport de la Tontouta afin de me conduire jusqu'à la baie de Canala, sur la côte opposée, à travers cent cinquante kilomètres de routes de montagne. C'était une succession de forêts étonnantes, peuplées d'arbres dont je n'imaginai même pas l'existence, niaoulis, pandamus, pins colonnaires, fougères arborescentes, banians, palmiers royaux, les bois de fer et de santal, kaori...

Il a fallu attendre une heure au col Pétchékara que la route soit libre : elle est tellement étroite et sinueuse que l'on circule dans un sens une partie de la journée, puis dans l'autre.

Avant d'arriver au village, le chauffeur a fait une halte près des cascades Ciu dont l'eau limpide dévalait sur les rochers.

-Il y en a beaucoup d'autres tout autour du village, à Nighou, à Cueva, à Emma... Et si vous avez un peu de rhumatismes, il faut aller à la source chaude de la Crouen. En moins d'une heure, on rajeunit de dix ans...

On a repris la route. A l'horizon, on découvrait la mer, le lagon, la barrière de corail puis, plus près de nous, la forêt inondée de palétuviers, la terre rouge des mines de nickel, les champs, les prairies tachetées de bétail et, au milieu d'un océan de verdure, les toits blancs de la mairie de Canala.

Tous les habitants s'étaient donné rendez-vous devant une grande case. Ils m'ont fait une haie quand je suis descendue de voiture. Une femme m'a offert un collier de fleurs de flamboyant, de frangipanier, très odorantes, un chapeau fait de feuilles tressées, puis elle m'a accompagnée jusqu'à la porte de la case. Je n'osais pas entrer. Je tremblais de tous mes membres. Elle m'a prise par la main.

-Il est là, il vous attend... Vous avez pensé à la coutume ?

Je savais qu'à l'occasion d'une première visite, le voyageur devait rendre hommage à celui qui l'accueillait en lui offrant quelques présents : un carré de tissu coloré, le manou, un souvenir, un billet de quelques centaines de « francs Pacifique », la monnaie locale... En échange, le voyageur recevait la protection du chef du village et toute la tribu veillait sur lui pendant son séjour.

Je me suis tournée vers mon accompagnatrice pour murmurer.

-Oui, j'y ai pensé... Je garde sur moi depuis toujours, le seul cadeau qui compte vraiment...

J'ai soulevé mon pied, lentement et c'était comme si je retrouvais le souvenir du premier pas que j'avais effectué quand j'étais bébé. Mon cœur battait à tout rompre. L'obscurité m'a aussitôt enveloppée. Il m'a fallu un long moment pour distinguer les trois femmes vêtues de la robe-mission et une gamine assises près d'un vieillard dans lequel, je le savais, il fallait que je reconnaisse İataï.

Les deux plus jeunes l'ont aidé à se lever. Sa voix était toujours aussi douce.

-Je te souhaite la bienvenue, Eve...

Je n'ai cessé de penser que nous nous reverrions un jour...

Je me suis approchée de lui et l'ai pris dans mes bras. D'un seul coup, je me suis retrouvée petite fille, debout devant cette cage de l'Exposition coloniale où étaient enfermés les «hommes en trop ». La bise que je n'avais alors pas osé faire éclater contre la joue du petit İataï était encore là sur mes lèvres de vieille femme, comme un regret. Je lui ai offert mon cadeau en mêlant mes larmes aux siennes. Rien au monde ne comptait plus que ce baiser.

Nous sommes longtemps demeurés silencieux, puis İataï m'a présenté les trois femmes qui lui tenaient compagnie, de la plus âgée à la plus jeune.

-Solange-Eve, ma dernière fille, Marguerite-Eve, une de mes petites-filles, Graziella-Eve, une arrière petite-nièce...

Pour finir, la gamine s'est avancée.

-Et voilà mon arrière-arrière-petite-fille, elle ne porte aucun autre prénom que le tien : Eve. Je n'ai jamais oublié ce que tu as fait pour moi, ainsi que tes parents. A chaque génération, un enfant de ma famille se verra offrir le nom d'Eve aussi longtemps qu'il existera, sur terre, un pays **kanak**.

Nos voix, nos rires, se sont mélangés, comme nos larmes un instant plus tôt.

-Et *kanak*, c'en est encore un... dans les deux sens...